

La Fête de la marquise

À Pierre Girard

Je viens de lire dans le journal un tout petit conte en prose d'un charmant poète. Ce poète habite une ville qui borde le Milieu du Monde, aussi le pouvons-nous considérer comme un ami du pays des chimères.

Dans ce petit conte, notre poète, qui n'est pas bien vieux, constate qu'il a déjà vu disparaître bien des choses d'autrefois : les réverbères à gaz, par exemple, qui éclairaient si tristement les coins des rues dans les nuits de décembre ; la troupe du grand théâtre ; les voiles des barques, sur le lac ; certains dividendes ; les louis d'or ; l'uniforme vert-bouteille des carabiniers ; les vases de Gallé. Et cent autres choses encore.

Je pourrais à mon tour ajouter beaucoup à cette liste ; mais les regrets n'ont jamais ressuscité les choses ni les personnes. Tout ce qu'on peut faire pour elles, c'est de leur donner une petite place entre les pages d'un livre, comme je l'ai fait pour de très humbles personnages tels que le coq du clocher, les tortues grecques ou le brin de muguet. Pourquoi n'en pas donner une aussi à la vieille marquise ?

Voyez-la s'étonner de l'oubli où la laissent tous ceux qui l'ont connue, admirée et applaudie. C'est la surprise silencieuse et tragique des belles d'autrefois. C'est le chagrin tout sec de celles qu'on n'aime plus. Ô les pauvres vieilles belles, du temps

jadis, douloureuses et fières, qui eurent le pied aussi léger que l'âme et qui ne comprennent rien à nos jeunesses d'aujourd'hui, pourquoi la mort est-elle si longue à les prendre ? Tant de vivants s'en vont en pleine force, et vous demeurez, vous autres vieilles, toutes frêles que vous soyez. Quelle est donc la puissance de vie qui vous retient à la terre ? Serait-ce la gaîté, l'insouciance de vos jeunes années ? Serait-ce l'espoir de trouver on ne sait quelle eau de jouvence vous permettant de recommencer ce qui ne fut qu'une longue et merveilleuse aventure ? Ou bien, tout simplement, la mort met-elle à part certaines d'entre vous, parmi celles qui furent les plus belles et les plus légères, afin qu'elles soient les témoins de notre oubli, de notre indifférence ?

*** **

Au pied du Mont-Tendre, dans la région qui côtoie les forêts et domine le damier des blés et des avoines ondulant jusqu'à l'horizon, se trouve le bourg de Richemont. C'est une localité importante, avec deux églises et un élégant château du XVIII^e siècle à fronton triangulaire, devant quoi se découpent terrasse et pièce d'eau. En face du château s'étend la place, où se tiennent les marchés et les foires. C'est ici que se dressent les tentes qui abritent les étalages de sabots, de faïences et poteries, de rubans, cotonnades et lainages, de chaudronnerie, de ferblanterie et de mille autres choses utiles et rustiques qu'on ne trouve pas facilement dans les magasins en ville. De cette place partent aussi deux larges routes et deux chemins de campagne. Si vous suivez l'un de ces chemins, vous trouverez à quelques centaines de pas la petite maison de la marquise.

Bien entendu qu'il ne s'agit pas d'une vraie marquise, sinon elle aurait une beaucoup plus belle et plus grande maison. C'est une vieille dame ou une vieille demoiselle – personne ne le sait au juste – qui s'est fixée à Richemont il y a nombre d'années et

que les enfants ont surnommée Madame la Marquise à cause de ses robes à falbalas et de ses étranges chapeaux à plumes.

La maison est toute petite et jolie comme une maison de fée. Elle a deux portes et deux fenêtres au rez-de-chaussée, trois fenêtres à l'étage, encadrées par une glycine et des rosiers grimpants. Et, par-dessus le tout, un grand toit de tuiles. Un vrai grand toit d'autrefois, rapiécé comme une culotte d'écolier, avec deux bonnes cheminées et un nid d'hirondelles sous la corniche. Non pas un de ces affreux toits plats et économiques comme les font aujourd'hui des architectes qui n'ont plus le sens des proportions, ni celui des recoins, de la place perdue, des vastes greniers à sécher le linge, le fruit et le maïs, ni celui des belles galeries couvertes où les enfants peuvent se tenir les jours de pluie ; des architectes, enfin, qui n'entendent rien au confort véritable. La maison de la marquise est un vrai petit monde du temps jadis, composé pour le plaisir de vivre et de vieillir. Et le jardin aussi, avec son tilleul, ses cerisiers, sa fontaine, son mur couvert de liserons et de chèvrefeuille. Et derrière ce mur, il y a un potager. Et dans ce potager, la marquise, sous un vaste chapeau couvert de rubans et de plumes, soigne ses abricots et ses fleurs tandis que son vieux domestique trimbale les arrosoirs. Elle arrose elle-même ses glaïeuls, dont elle possède, grâce à Auguste, les espèces les plus nouvelles : la Pfister rouge sombre, la Triomphante, la von Goethe, la Schubert, la Jean-Sébastien Bach, l'Étoile de Bethléem, la Fortunio, l'isola Bella, l'Albatros, la Flûte enchantée et bien d'autres dont j'oublie les noms.

Deux ou trois fois l'an seulement, pas davantage, la marquise sort de chez elle pour aller à l'église : à Noël, à Pâques et le jour anniversaire de sa naissance, s'il tombe sur un dimanche. Alors elle plonge dans une grande malle remplie de superbes robes de soie, comme on les portait vers la fin de l'autre siècle, des robes brodées, ou pailletées, ou couleur gorge de pigeon et qui crient sous l'ongle comme de petits oiseaux dans leur nid. Elle en passe une, met sur sa tête un choix de plumes, puis descend lentement vers le bourg, appuyée sur sa canne et escortée par son vieil Auguste. Elle traverse la place,

suit la rue principale sans s'arrêter, sans saluer personne. Mais ceux qui l'aperçoivent sortent sur le pas de leur porte pour la contempler et se communiquer leurs réflexions. Car dans le bourg, personne n'a jamais vu de robes semblables à celles de la marquise, ni pareils chapeaux ; et personne n'a de passé aussi mystérieux ; personne ne vit aussi solitaire, dans sa maison, avec un vieux domestique dont les uns disent qu'il est son cavalier-servant, d'autres son parent, d'autres un vieil acteur à la retraite, et d'autres encore qu'il fut son mari au temps qu'elle était première danseuse ou primadone dans une résidence étrangère. On assure même qu'elle l'a épousé par avarice, afin de n'avoir plus à lui payer de gages. Mais que ne dit-on pas dans un petit bourg, le dimanche matin, entre voisines qui se rendent à l'église dans leurs plus beaux atours pendant que les voitures amènent la jeunesse et les châtelains des environs !

L'église est remplie de monde. Les fenêtres sont ouvertes sur le ciel bleu. Le pasteur est déjà en chaire. Vient la marquise dans sa robe crissante et chacun pousse sa chaise du coude en la regardant s'avancer vers le premier banc. Même le pasteur se penche au-dessus de la grosse Bible ouverte devant lui pour apercevoir son ouaille la plus rare et qui ne se montre qu'aux jours de grande cérémonie.

Or, ce dimanche-ci se trouve être précisément le jour de fête de la marquise. Cela n'est pas écrit sur les murs de l'église parmi les versets bibliques, évidemment ; ni sur le visage fardé de la vieille dame ; ni affiché à la mairie ; et pourtant les gens savent bien que c'est l'anniversaire de la marquise. Car tous les ans, à la même date, il y a branle-bas dans la petite maison au grand toit. Auguste déménage le mobilier, cire les planchers, astique les meubles et met des rideaux lavés et repassés de frais aux fenêtres. On guette le facteur, et le garçon-pâtissier vient sur sa bicyclette apporter un gâteau rose paraphé d'une *Bonne Fête* en sucre. Et quand la fête tombe sur un dimanche, elle paraît plus complète. C'est un peu comme si le Bon Dieu, et le pasteur, et les châtelains y prenaient leur part. Il arrive même que le beau monde salue la marquise à la sortie du temple ; alors elle incline son grand chapeau à plumes légèrement et

gracieusement, de droite et de gauche, telle la reine douairière remerciant ses loyaux sujets, tandis que l'orgue attaque une fugue joyeuse, sous les doigts de mademoiselle Esther, l'institutrice.

Et voici la marquise rentrée chez elle. Elle a changé de toilette pour recevoir les visites qui ne manqueront pas de venir de la ville pour la complimenter. L'armoire est ouverte, et aussi la grande malle aux riches vêtements de soie et de velours. Sur le plancher s'alignent les petits souliers roses, les mordorés, les gris-perle, les argentés tant admirés au temps qu'ils chaussaient deux petits pieds blancs comme l'ivoire. Sur les fauteuils s'étalent les voiles transparents, les mousselines légères comme l'écume, les raides taffetas, les précieuses dentelles, les lourds colliers niellés à l'espagnole. Longuement, la marquise a hésité devant ses trésors fanés. Puis elle choisit la robe bleu de nuit, au corsage découpé en forme de cœur ; elle y pique une rose rouge qui contraste avec ses cheveux blancs ; elle poudre ses vieilles épaules. À qui ressemble-t-elle ainsi, dans la glace de sa coiffeuse ? À une vieille chouette clignotant au soleil ? À quelque grande dame des anciennes cours, où le cheveu blanc se portait comme une parure et où quelques mouches habilement distribuées sur le visage masquaient une ride ou appelaient les baisers ? Qu'est-ce donc que la jeunesse sinon quelques soirs de triomphe, des faux serments, des nuits blanches, des lettres, des larmes, et deux grands yeux qui s'interrogent dans le miroir sans pouvoir répondre à aucune des questions que la vie leur pose. Pourtant le succès est quelque chose de bien doux. Et il y a eu beaucoup de jours et de soirs de succès dans l'existence de la marquise. Et sa vieillesse a le pouvoir de s'en nourrir indéfiniment.

— Auguste, Auguste, tout est-il prêt pour nos hôtes ? Combien as-tu préparé de tasses ? As-tu sorti le grand samovar d'argent du prince ? Préparé le sirop ? Peut-être aussi quelques liqueurs fortes pour mon neveu Daniel ?

Mais il n'est guère besoin de faire à Auguste de telles recommandations. Sur la nappe de dentelle, le samovar reluit

tant qu'il peut et la liqueur de l'autre année est là elle aussi, attendant d'être bue ; et le gâteau rose trône entre les coupes à fruits ; et les quatre assiettes survivantes du fameux service à dessert de Saxe ont l'air de savoir qu'elles vont rentrer ce soir dans le placard sans avoir été salies. Car cette journée d'anniversaire sera certainement toute pareille à celle des années précédentes : il ne viendra personne.

Et Auguste le sait bien, quoiqu'il fasse semblant de monter la garde devant la porte d'entrée et qu'il ait mis son vêtement de cérémonie. Personne ne viendra : ni l'ancien Directeur, ni les soupirants d'autrefois, ni les parents qui savent combien chétif sera l'héritage (les cigales, on le sait, s'imaginent que l'année ne compte que deux saisons : celle où elles aiment et celle où elles chantent).

Pourtant Auguste explore le chemin de son gros œil bleu pâle. Il désire tant qu'une fois au moins quelqu'un se souvienne, là-bas, en ville. Est-ce qu'un peu de bonté coûte donc si cher ? Voyez pourtant comme la nature est fidèle et se souvient de tout : l'hirondelle de l'autre printemps est revenue ; les mêmes grenouilles coassent dans l'étang du château ; les roses sur le mur sont plus nombreuses que jamais et la fauvette imprudente a reconstruit son nid sur le store, de telle sorte qu'on ne pourra s'en servir qu'une fois les petits envolés. Oui, tous sont fidèles, les oiseaux, les fleurs, les nuages, les saisons, tous sauf les hommes.

« Et n'a-t-elle pas fait le bien et le beau tant qu'elle a pu, la pauvre dame ? N'a-t-elle pas dansé et chanté pour votre plaisir ? N'a-t-elle pas aimé et souffert ? N'a-t-elle pas ri et pleuré ? Mais qui se souvient de ceux ou de celles qui ont gaspillé leurs richesses et chanté leur âme ? » Ainsi pense au dedans de lui-même le vieil Auguste tout en scrutant la route. Car cette fois c'est lui qui a écrit les invitations. Il y a mis des mots pressants. Il a même osé dire que le léger bienfait d'une visite ne serait point perdu, trouverait sa récompense, et ne fût-ce que la joie d'une belle promenade dans le plus beau pays du monde.

Mais nul visiteur ne se montre. Et la marquise attend en vain toute la journée dans sa robe bleu de nuit pailletée d'étoiles, où la belle rose rouge s'épanouit. Nul ne touche au gâteau ou aux liqueurs. Seul le soleil couchant vient regarder par la croisée ouverte cette table servie pour des ombres, caresser les assiettes à personnages, jouer dans les verres et baiser la rose qui meurt sur un vieux sein crédule.

— Savez-vous que je me suis peut-être trompé de jour ? dit Auguste. Oui, ma parole, j'ai pu me tromper de date. J'ai dû écrire lundi pour dimanche. Ah ! ma vieille tête !... Voilà tout le mystère : il faut attendre à demain.

Et le lendemain, après avoir tout disposé comme la veille, Auguste descend de bon matin jusqu'au bourg où il monte dans le BOUM. Le BOUM est un drôle de petit train de campagne qui porte sur chacun de ses wagons les initiales des quatre stations principales où il s'arrête : B. O. U. M. Il longe la forêt, coupe à tout bout de champ la route, enjambe l'un après l'autre les deux ruisseaux qui se tournent le dos dès leur naissance et se précipitent l'un vers le nord et l'autre vers le sud du monde. Puis il fonce à travers les vignes et les vergers dès qu'il aperçoit au loin les grosses tours de l'arsenal de la capitale, où il arrive tout essoufflé, sifflant et crachotant pour bien faire remarquer son importance. Alors le vieil Auguste ramasse tout son courage et il va sonner à la porte de Monsieur le Directeur du Théâtre : « absent ». Il va chez le cousin de Madame : « absent » ; chez plusieurs de ceux qui, autrefois, lorsqu'on tenait table ouverte, venaient s'y asseoir pour festoyer : tous absents, tous en voyage. Dès que le vieux s'est expliqué, on hausse les épaules et les petites bonnes lui rient au nez dans leurs cuisines. D'où sort-il donc, ce revenant ? Est-ce qu'on a du temps de reste pour de pareilles bêtises : consoler une vieille âme en parlant du passé !

Maintenant Auguste court sa dernière chance : il grimpe les étages de la maison où niche Monsieur Daniel, l'étudiant, et trébuche dans des bouteilles vides devant sa porte.

— Hé ! Qu'est-ce qu'on me veut à cette heure matinale ? s'écrie une voix endormie. Au diable l'importun ! J'ai travaillé toute la nuit, qu'on me laisse reposer !

Mais le bonhomme, cette fois, est tenace. Il plaide. Il insiste. Il trouve des arguments. Ne serait-ce pas une bonne œuvre que de monter là-haut une fois ou deux par an, par exemple ? Tout est si beau dans la campagne en ce moment : les cerises ont été cueillies et le kirsch se prépare dans les alambics. Partout dans les vergers et dans les champs les esprits de l'été gazouillent, invitant la jeunesse à courir, à chanter, à aimer...

— Au diable ! au diable ! crie l'étudiant du fond de son lit.

— Et les deux rivières aux eaux transparentes, reprend Auguste, ne sont-elles pas remplies de truites *salmo fario*, les plus fines des truites de montagne ? N'avons-nous pas dans notre cave quelques bouteilles encore de ce fameux Dézaley qui donne tant d'éloquence au syndic lorsqu'il s'arrête chez nous dans sa tournée annuelle en faveur des indigents de la commune ? Ô neveu Daniel, tu as assez dormi ; lève-toi ; viens cette fois encore, par prévoyance, dissiper tes remords futurs...

— Au diable ! au diable ! Je n'ai ni n'aurai de remords, crie l'étudiant en se retournant vers le mur ; ces sentiments romantiques n'ont plus cours aujourd'hui.

— Pourtant le visiteur tomberait bien, continue le vieillard, car justement la semaine dernière s'est tenue la foire d'été sous les petites tentes de la place. Et que n'y a-t-on vu cette année ! Et même, que n'y a-t-on acheté ! Une belle pipe en vieille racine de bruyère ; des verres à boire gravés aux armes de la ville ; une canne de merisier à bec sculpté ; de fines chaussettes de laine et l'un de ces vêtements légers tricotés dans la montagne par de petites mains de fées.

— De quelle nuance, le tricot ? demande la voix subitement radoucie.

— D'une belle nuance ambrée d'automne.

— Horreur !

— À vrai dire, d'un brun si pâle qu'il est presque vert ; mettons couleur de feuille morte...

— Affreux, affreux, s'exclame-t-on derrière la cloison.

— Mais d'une feuille morte qui serait encore vivante, reprend Auguste ; oui, bien vivante, veinée discrètement du rouge des cerisiers d'octobre...

— Je n'aime que le gris-bleu, Auguste !

— Eh bien ! voilà justement le ton que je cherchais, Monsieur Daniel ; le gris-bleu, comment n'y ai-je pas songé tout de suite ! Un gris-bleu gorge de mésange d'une exquisite distinction.

— Au diable quand même ! Je n'ai pas une minute aujourd'hui, reprend la voix chaussée de pantoufles cette fois (car il semble quelle soit tombée du lit dans une paire de savates) ; et s'il est bien tôt pour me lever, il est trop tard pour monter là-haut.

— Et ce n'est pas tout, ajoute Auguste qui sent qu'il va gagner la partie ; ce tricot a deux poches, et dans l'une des deux savez-vous ce qu'il y a ?

— Ta grosse bêtise, Auguste.

— Non, ce n'est pas cela.

— Celle de la vieille, alors.

— Il y a une enveloppe, M. Daniel, et dans cette enveloppe quelques-uns de ces billets qu'un étudiant trouve souvent plus doux que ceux de sa belle amie...

Oui, la partie a été gagnée, car voici l'étudiant assis dans le BOUM aux côtés du vieillard, et tous deux penchés à la fenêtre regardent passer les champs couverts d'une herbe si haute que les enfants y disparaissent jusqu'au chapeau. Une église

apparaît entre deux noyers. Et voici le Moulin au loup, et la scierie, et, sur la route, les chariots qui descendent des forêts du Jura avec leur charge de sapins équarris semblables à de grands cadavres nus. Enfin, le bourg. Et là-bas, sous son vêtement de roses et d'épines, la petite maison au grand toit rapiécé.

Dans son fauteuil, la marquise attend toujours les visiteurs. Parfois elle se tamponne les yeux avec un petit mouchoir de dentelle qui sent le camphre de la grosse malle. Elles sont difficiles ces larmes de vieillard. Elles ne sèchent pas sur des joues froides. Le sourire de l'espoir ne luit pas au travers. Elles n'ont pas de confidentes, et c'est pourquoi elles sont si rares et si brûlantes. Pourtant, sur la route, deux hommes montent. Allons, voici qu'ils s'approchent, les cavaliers de jadis ! Comment eussent-ils manqué à leur galant devoir, eux dont la marquise avait été l'idole ! Et ne comptez pas parmi eux seulement le Directeur, les imprésarios, les amis, les connaisseurs, mais ces admirateurs tremblants qui se cachaient dans les coins sombres des salles de spectacle, ou bien jetaient lettres et bouquets sur la scène et gardaient tous sur leur cœur le portrait de leur étoile. Ce sont ceux-là surtout qui importent, car ils sont plus encore que des faiseurs de gloire : ils sont ce qui aurait pu être et n'a pas été. Et quand la vie est finie, la gloire passée, c'est de leur souvenir qu'on se nourrit.

Mais non, ce ne sont pas les cavaliers qui arrivent, c'est le neveu... Et n'est-il pas plus flatteur encore d'être recherchée par la jeunesse ? L'hommage à la vieille rose flétrie, comment celle-ci ne le sentirait-elle pas ? Qu'il entre donc ! Qu'il soit le bienvenu ! Qu'on débouche la bouteille poussiéreuse en son honneur ! Qu'il prenne sa place de vivant à la table servie pour des morts...

Et pendant que l'étudiant fait deux doigts d'une cour distraite à l'antique bergère, Auguste monte chez lui ouvrir l'armoire où il a caché le vêtement de tricot, la pipe de bruyère, la canne sculptée et les billets de banque économisés sou à sou sur ses pauvres gages. Tout à l'heure il remettra le paquet au neveu, à l'insu de la tante. Il lui glissera dans la main la

précieuse enveloppe qu'il a fallu tant d'ingéniosité pour remplir. Et, comme toujours, le neveu empochera en riant et en chantant. Et il ira tout droit à l'auberge de la Couronne boire à la santé de la jolie servante. Mais les deux vieux seront contents. La marquise dira : « La jeunesse a bonne mémoire ; elle est généreuse et désintéressée. » Auguste hochera la tête et approuvera gravement. Car les vieillards sont souvent plus enfants que les enfants : ils aiment les contes d'autrefois, où la réalité importe peu. Ce qui importe pour eux, c'est que le conte finisse bien, même si l'on n'y peut croire tout à fait. Quand il n'y a plus de temps pour l'espérance, il faut bien forcer le mensonge à devenir vérité.

FIN